

Chapitre II.

De 1910 à 1920.

II¹

Jusqu'à la déclaration de guerre en 1914, la situation décrite précédemment doit avoir peu changé.

La "population laborieuse" est peu informée, et avec retard des tractations diplomatiques qui s'effectuent à travers les capitales européennes.

La faucheuse, la charrue Brabant, l'automobile, la bicyclette doivent accomplir les premiers pas d'une vulgarisation.

Malgré le fort sentiment patriotique, une certaine inquiétude se fait sentir, surtout sur la population paysanne. C'est que chaque homme a son livret militaire et son fascicule de mobilisation, et, sait que sitôt celle-ci décriée, il aura peu de temps pour ramasser ses fusques et laisser son travail à d'autres, moins aptes que lui pour s'en acquitter.

Bien sûr, on sait bien que la guerre sera courte; pensez donc, avec l'armement qu'on a, avec la valeur de nos militaires et le génie politique de nos gouvernants ! Mais, comme dit le proverbe: "Quand on part, on ne sait pas, quand est-ce que l'on reviendra".

À août 1914 — On dépique (je crois) à Bouriane —
 À heures de l'après-midi — La grosse cloche se met à "tourner" — Tout le monde comprend. — En fin de journée, personne ne reste souper.

En cinq ou six jours les métairies perdent leurs meilleurs

bras. Les voitures à cheval les ont portés à la gare à Cîtegabelle.

Il n'y a pas que les paysans qui sont partis; tout le monde a été logé à la même enseigne. Mais la situation laissée n'était pas la même: à une métairie la nécessité de continuer le même travail, sans les meilleurs travailleurs était impérative.

II 2. Les nouvelles des combats sont "améliorées", mais on comprend qu'elles ne sont pas fameuses: chaque jour nos armées accomplissent de glorieux faits d'armes, qui "attirent" les Allemands à deux pas de Paris, alors que le gouvernement, lui, se sent plutôt "attiré" par la ville de Bordeaux. L'ardeur patriotique est directement proportionnelle à l'éloignement des combats.

Après cette "guerre de mouvement", vint le calvaire de la "guerre des tranchées": la boue, la pluie, la neige, le froid l'hiver; la soif, l'odeur pestilentielle des morts, l'été.

De temps en temps, le garde champêtre, quitte la mairie, porteur d'un mortuaire: aujourd'hui c'est untel de telle ferme. Il est allé dix sept fois à St Julien!

Les paysans sont, à un autre point de vue aussi, les plus mal lotis: ils sont presque à 100 pour 100, affectés à l'infanterie, c'est à dire aux tranchées de première ligne. A tel point que, nombreux furent ceux de la classe d'incorporation 1919 qui devancèrent l'appel. Ils bénéficiaient ainsi d'un avantage qui leur était donné; celui de choisir leur arme. Inutile de dire qu'ils choisissaient l'artillerie et évitaient ainsi l'infanterie.

Il y a, évidemment, beaucoup de blessés. Il y en a, très touchés et ne pouvant être relevés, agonisent et meurent tristement. D'autres sont secourus, et ensuite soignés à l'arrière. Ils se considèrent heureux, et, on les envie, ceux qui bénéficient d'une blessure légère : au diable le patriotisme ; la guerre pour eux est finie.

Le nombre de ceux qui sont faits prisonniers est considérable. Et, là, pour une fois, les paysans ont un avantage : s'ils ne font pas trop les cabochards, ils ont toute chance d'être affectés à l'agriculture, à une ferme.

Et, à une ferme allemande, comme à une ferme française on pouvait, au moins manger à sa faim.

Le général Nivelle, avait une réputation de "cap de porc", lui, qui, au "Chemin des Dames" lançait les hommes "à l'abattoir", sans se soucier des immenses pertes. Et, si quelques uns, ont refusé ; ils se sont bientôt retrouvés du mauvais côté du peloton d'exécution. Et, gare à eux aussi, ceux qui étaient tentés de se parler avec l'ennemi, d'une tranchée à l'autre.

Des deux côtés, communiqués d'état major et journaux font au plus menteur, en ne mentionnant que des succès.

Le 11 novembre à 11 heures, la cloche "tourne" de nouveau. Elle efface, dans le contentement général sa sonnerie tragique de 1914.

Il ne reste plus qu'à compter les morts, les blessés, les veuves, les orphelins, les parents désormais seuls.

Une épidémie de "grippe espagnole", comme pour corser l'addition, a fait, rien qu'en France 400.000 victimes.

Là, où se sont déroulés les combats, c'est dévasté, et, partout ailleurs, c'est appauvri.

Mais, autant, au début de la décennie, l'inquiétude grandissait, devant les menaces de guerre, autant la décennie se termine dans la liesse, maintenant que la guerre est finie et que l'on est certain que c'était bien la dernière.

"Si, cette guerre est la dernière, ses malheurs et ses furies, compteront pour peu", écrivait l'auteur d'une dictée qui se donnait dans les écoles. Et le seul mot qui s'est vérifié juste, était le "si".

II4 Dans chaque commune, se forment des associations d'Anciens Combattants.

Au départ, leur but est d'entretenir la camaraderie, la solidarité entre les anciens poilus, et de veiller à ce que la même tragédie ne se renouvelle pas en maintenant l'Allemagne suffisamment "serrée".

(Peut-être, est-ce parce que on la tiendra trop serrée au départ, qu'étouffant, elle se donnera à Hitler)

Petit à petit les associations d'anciens combattants se diviseront en se spécialisant dans la défense d'intérêts préconiaux : retraites, pensions diverses aux blessés, aux ascendants, aux veuves de guerre.

Les cérémonies du 11 novembre, ainsi que les Congrès d'Anciens Combattants étaient très suivis.

A Gaillac, la "fête" de l'armistice, était précédée, quinze jours ou trois semaines avant par la fête de "la Société" - de secours mutuel s'entend.

Toutes les deux, comportaient messe, banquet et bal et ne risquaient pas de passer inaperçues.